

Cahiers franco-canadiens de l'Ouest

*Cahiers
franco-canadiens
de l'Ouest*

Le voilier maudit

Danielle Marcotte

Volume 29, numéro 2, 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1042272ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1042272ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Marcotte, D. (2017). Le voilier maudit. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 29(2), 545–550. <https://doi.org/10.7202/1042272ar>

Le voilier maudit

On raconte qu'il est arrivé sans bruit. Un grand voilier anglais glissant dans la brume le long de la côte. Bateau pirate ou commerçant? L'histoire ne le dit pas. À l'époque la démarcation entre les deux était mince, le nord-est du Pacifique méconnu, les Européens téméraires.

Le navire avançait mystérieusement, comme par magie, toutes voiles dehors, gonflées par un vent que nul ne pouvait sentir. Les filins, les voiles et le bois qui habituellement chantaient de plaisir ou de crainte entre les mains de la mer, s'étaient tus. Aucun craquement, bruissement, ou frottement pendant quelques secondes: le chuchotis qui berçait la vie des matelots au dix-huitième siècle suspendu l'espace d'un moment. Les marins en eurent un frisson. Où les conduisait cette force étrange? Que signifiait ce silence soudain dans ce pays inconnu?

L'océan Pacifique portait bien son nom ce matin d'été. Le calme plat laissait la mer étale et sans vent apparent. Pourtant le voilier avançait dans une brume légère qui, subitement, devint un brouillard épais et mouvant à la fois. Soudain, sortie de nulle part, une falaise abrupte apparut tout près à bâbord. Des arbres géants, tordus par les souffles des anciennes tempêtes, s'y accrochaient, mais sans mouvement aucun. Ils semblaient figés dans des gestes de désarroi, comme pour prévenir l'équipage d'un danger dans le silence étonnant. Puis le brouillard les enveloppa à nouveau sans prévenir.

Nous sommes tout près du village que nous cherchons, dit brusquement le capitaine d'une voie ferme pour rassurer l'équipage. Bientôt les indigènes vont venir vers nous, leurs grandes pirogues chargées de peaux de loutres de mer à échanger pour nos marchandises. Gardez l'œil ouvert!

Mais les marins superstitieux doutaient de la parole de leur chef. En particulier Kom, le géant africain. Dans le

brouillard chargé de l'odeur de l'eau, il pouvait sentir quelque chose d'autre, quelque chose d'indéfinissable encore, mais qui le rendait inquiet. Tout dans son corps lui disait: «Rappelle-toi, souviens-toi, méfie-toi. Ceci est de mauvais augure.»

– *Les cartes de l'expédition qui nous a précédés ont été d'une grande précision jusqu'ici, pensait le capitaine. Le village où ont été trouvées les meilleures peaux devrait être là devant nous, mais avec ce brouillard...*

Tout d'un coup, le silence se brisa. Craquements, bruissements, frottements envahirent l'environnement maritime comme un coup de tonnerre. Pourtant ce n'était là que le murmure habituel du grand voilier, mais les marins le perçurent comme un claquement terrifiant. Au même moment, à bâbord, le brouillard s'entrouvrit lentement.

Le village était bien là dans le jour blafard. Au pied des arbres géants, de longues maisons de planches grises sans fenêtres s'alignaient près de la plage. Devant chacune des portes se dressait un tronc d'arbre percé d'une entrée dans le bas et sculpté d'étranges têtes vers le haut: têtes d'oiseau, mâchoires d'animaux, visages humains la bouche ouverte en un cri silencieux. Tirées haut sur la grève, d'immenses pirogues attendaient le bon vouloir des hommes.

– *Étrange, pensa le capitaine du voilier qui avançait lentement. Rien ne bouge dans le village. Pourtant la matinée est avancée...*

Les marins aussi étaient perplexes. Aucune fumée ne sortait des habitations, aucun mouvement, aucun bruit, n'émanait de cette scène.

– Kom, ordonna le capitaine, sa décision prise. Sonne la cloche pour avertir les indigènes de notre arrivée et fais descendre les voiles et l'ancre.

Les matelots sortirent de leur torpeur et s'agitèrent pour stopper le voilier. Dans la lumière terne, la cloche se mit à résonner comme un glas dans la baie déserte.

– Capitaine, regardez là!, s'écria Kom.

Il tremblait de tout son corps, les yeux exorbités. Il reconnaissait l'odeur, il avait vu cette scène autrefois. Il savait d'instinct ce que le rideau de brume avait caché, le silence annoncé.

Tout l'équipage vit alors aussi la petite forme qui sortait d'une des maisons du village en se dirigeant vers la plage: une enfant nue d'une dizaine d'années aux longs cheveux noirs. Contre sa peau brune, elle tenait le corps d'un bébé inerte. Elle avançait lentement sur le rivage en direction du voilier, comme dans une marche solennelle.

À mesure qu'elle s'approchait, les marins stupéfaits distinguèrent autour d'elles des corps éparpillés. Les cadavres avaient pris la couleur du sable gris et des algues noires, comme si la terre les absorbait tranquillement. Les matelots commencèrent alors à percevoir de plus en plus les détails de la scène s'étalant devant leurs yeux. Ils détectèrent enfin dans l'air l'odeur de la mort qui avait réveillé tant d'émotions chez l'Africain. Tous se taisaient. Kom se remémorait sa jeunesse avec douleur. Un souvenir qu'il associait à sa première rencontre avec l'arrivée des Blancs et leurs grands navires au large de son village l'envahissait. Les guerres, les maladies, les pillages avaient laissés leur trace dans sa mémoire. Tout d'un coup, il vomit violemment par-dessus bord.

Le capitaine ne pensa rien de ce haut-le-cœur. Les narines pincées, il notait avec attention tous les détails du paysage: les pirogues, les maisons, les fumoirs. Près d'une porte, un ballot de fourrure abandonné alluma dans ses yeux une lueur de convoitise.

– Kom et dix hommes avec moi sur la barque, ordonna-t-il d'une voix tranchante.

Les matelots craintifs suivirent leur chef dans la petite embarcation et ramèrent vers la plage. La fillette s'approcha d'eux, le bébé mort dans les bras, une supplication muette dans les yeux, la petite vérole partout sur son corps.

– Vous quatre, empêchez-la d'approcher et les autres suivez-moi, commanda le capitaine.

Quelques matelots apeurés encerclèrent l'enfant en la menaçant du bout de leurs rames. Les autres coururent derrière leur chef entre les corps mutilés par les corbeaux vers le ballot de fourrure. Arrivé à la porte de l'habitation, le capitaine pénétra sans hésitation dans la maison sombre. La puanteur des corps était encore plus forte à l'intérieur et masquait l'odeur des cendres et du poisson séché.

– Apportez tous les ballots de fourrures que vous trouvez, ici et dans toutes les maisons du village, commanda-t-il à ses hommes. Vous deux, avec moi. Prenons la nourriture séchée dans les fumoirs s'il n'y a pas de cadavres.

Comme des voleurs dans la nuit, les marins travaillèrent vite et en silence dans la lumière terne. Ils raflèrent les ballots, les poissons séchés, et même les haches de fer que les expéditions précédentes avaient offertes en échange des fourrures de loutres de mer.

– Elles resserviront de monnaie d'échange dans le prochain village, pensait âprement le capitaine.

L'avidité lui mettait l'eau à la bouche. Il s'affairait entre les maisons comme pris d'une fièvre soudaine. La cupidité rendait son regard de glace et les marins craignaient encore plus sa colère que de coutume. Malgré tout, avant de repartir, la barque chargée jusqu'au bord, l'Africain osa demander: «Et la petite, capitaine? Elle n'a plus rien à manger...»

– Peu importe. Elle est malade. Elle sera morte dans quelques heures. Retournons au navire, répondit le chef sans regarder l'enfant.

Déjà en pensée, à la proue de la barque, il faisait mille calculs, le visage tourné vers le large et son voilier. Il imaginait les richesses que ces peaux de loutre lui vaudraient en Chine. Les sourires des femmes exotiques à la vue de son or. L'envie des autres capitaines. Une satisfaction à la fois voluptueuse et mesquine l'envahissait.

Au contraire, les marins, eux, étaient inquiets et honteux à la fois. En ramant, les yeux tournés vers la rive, ils virent l'enfant entrer dans l'eau et y déposer le bébé. Pendant quelques instants, le petit corps flottant ressembla à ces jolies loutres

nageant sur le dos pour se régaler d'une anémone. La fillette, elle, s'était redressée. Elle regardait les rameurs dans les yeux. Ils ne pouvaient soustraire leurs regards au sien. Puis, elle leva les bras, tourna ses paumes vers eux et s'immobilisa comme une étrange statue.

Entre les hommes et l'enfant, seul le bruit des rames perçait le silence de leur rencontre. Dans le jour gris et sans vie, ils s'éloignaient dans une incompréhension totale. Les matelots craintifs faisaient des signes de croix en cachette pour éloigner le mauvais sort, mais la fillette ne bougeait toujours pas. Kom fut secoué d'un grand frisson, sentant une malédiction ancienne venue du fond des âges rôder comme un requin autour de la barque. Le capitaine, les yeux vers le large, ne vit rien de tout cela.

Secouant une sombre prémonition, Kom et les autres marins tournèrent bientôt le dos à la rive pour charger le butin à bord du voilier. Entretemps, le brouillard revint vers le rivage et masqua le village pour soulager la conscience des matelots. Un vent subtil gonfla les voiles. Un courant propice les entraîna au large dans le jour gris.

Une heure plus tard, en direction du prochain village, le temps avait changé du tout au tout. Le navire luttait pour sa survie dans une tempête étrange, venue d'on ne sait où. Les courants contraires et des récifs massifs l'envoyèrent s'échouer finalement sur des rochers. Seul Kom survécut. Rare nageur parmi les marins maigrichons et édentés, sa force prodigieuse lui permit de s'agripper à une épave et d'atteindre la terre ferme.

Le soir venu, il trouva des crabes sur la plage, il mit des algues sur ses blessures, il but l'eau d'un ruisseau. Au matin, son instinct de pisteur africain lui fit découvrir des sentiers millénaires qui longeaient la côte. Il goûta quelques petits fruits sauvages. Il attrapa un oiseau de mer comme il le faisait tout jeune. Il appliqua tout ce qu'il avait appris pour survivre dans la jungle, la savane et la mer depuis l'enfance. Quelques semaines plus tard, il atteignit un village indigène le long de la côte. Les habitants l'accueillirent avec hospitalité et curiosité.

Avant les grandes tempêtes d'automne, un navire espagnol entra dans la baie devant le village et Kom put s'y négocier un passage vers la Californie. Trente ans plus tard, il y vivait toujours. Dans la taverne de marins où il travaillait, il racontait à qui voulait bien l'entendre la malédiction du capitaine sans cœur. Si les matelots y prêtaient une oreille superstitieuse, les officiers, eux, tentaient d'expliquer le phénomène avec des arguments scientifiques. Les courants, les vents, la dentelure des côtes, tout était mis à contribution pour effacer dans les esprits embrumés par l'alcool, l'image de la fillette sur la plage. Malgré tout, Kom persistait.

– Un jour, espérait-il, un jour peut-être quelqu'un la retrouvera cette petite et reviendra me dire ce qu'il en est advenu.

Alors, quand une joyeuse bande de marins éméchés lui réclamait une de ces célèbres histoires, il commençait toujours en disant de sa belle voix sonore aux accents d'Afrique:

– On raconte qu'il est arrivé sans bruit. Un grand voilier anglais glissant dans la brume le long de la côte...

Danielle MARCOTTE

* Danielle S Marcotte a quitté le programme de Maîtrise en Histoire de l'Université de Victoria pour travailler pour Radio-Canada à Vancouver en 1974. Animatrice à la radio durant plus de trente ans, elle a eu le plaisir et le privilège d'interviewer quotidiennement des personnalités du monde de la politique et des arts, tout autant que des citoyens de tous les horizons. Maintenant à la retraite, elle écrit pour des journaux et des magazines en français et en anglais. Elle continue de voyager et d'étudier avec sa famille et ses amis. Après avoir vécu au Québec et dans les Maritimes, elle a choisi d'habiter à Tsawwassen en Colombie-Britannique.